

L'HOMME-POULAIN

F-M. Luzel - Contes Populaires de Basse-Bretagne - I - 295-305

suivi d'une autre version avec légères différences de rédaction :

F-M. Luzel - 4e rapport sur une mission en Basse-Bretagne - Archives des missions scientifiques - p 184-188

Il y avait autrefois, au vieux château de Kerouéz, en la commune de Loguivi-Plougras, un seigneur riche et puissant qui avait un fils unique, lequel était venu au monde avec une tête de poulain, ce dont toute la famille était fort désolée. Quand l'enfant à tête de poulain eut atteint l'âge de dix-huit ans, il dit un jour à sa mère qu'il voulait se marier, et qu'il fallait aller lui demander une des filles du fermier, qui avait trois jolies jeunes filles.

La bonne dame se rendit chez sa fermière, un peu embarrassée de sa commission. Après avoir causé longtemps avec elle de son bétail, de ses enfants et de mille autres choses, elle expliqua enfin le motif de sa visite.

— Jésus ! Madame, que dites-vous là ! Donner ma fille, une chrétienne, à un homme qui a une tête de bête ! s'écria la fermière.

— Ne vous effrayez pas trop de cela, ma pauvre femme, c'est Dieu qui me l'a donné ainsi, et il en est assez malheureux, le pauvre enfant ! Du reste, c'est la douceur et la bonté même, et votre fille serait heureuse avec lui.

— Je vais demander à mes filles, et si l'une d'elles accepte, je n'y ferai point d'opposition.

Et la bonne femme alla trouver ses filles, et leur expliqua le motif de la visite de la dame du château.

— Osez-vous bien nous faire une pareille proposition ? répondirent les deux aînées ; épouser quelqu'un qui a une tête de poulain ! Il faudrait être bien à court de galants, et, Dieu, merci, nous n'en sommes pas là.

— Mais, songez donc comme il est riche, et. comme il est fils unique, le château et tout le reste vous appartiendra.

— C'est vrai, reprit l'aînée, je serai ainsi châtelaine ; eh bien ! dites-lui que je consens à l'épouser.

La mère transmit la réponse de sa fille aînée à la dame, et celle-ci revint tout heureuse au château, pour annoncer la nouvelle à son fils.

On s'occupa immédiatement des préparatifs de la noce.

Quelques jours après, la jeune fiancée était près du *douet*, dans le bois, regardant les servantes du château qui lavaient le linge, causant et riant avec elles. Une d'elles lui dit :

— Comment pouvez-vous prendre pour époux quelqu'un qui a une tête de poulain, une belle fille comme vous !

— Bah ! répondit-elle, il est riche ; et puis, soyez tranquilles, il ne sera pas longtemps mon mari, car, la première nuit de mes noces, je lui couperai le cou.

En ce moment, vint à passer un beau seigneur qui, ayant entendu la conversation, dit :

— Vous avez là une singulière conversation !

— Ces lavandières, Monseigneur, répondit la jeune fiancée, se moquent de moi, parce que je consens à me marier avec le jeune seigneur du château, qui a une

tête de poulain ; mais, je ne serai pas longtemps la femme de cet animal-là, car, la première nuit de mes noces, je lui couperai le cou.

— Vous ferez bien, répondit l'inconnu. Et il poursuivit sa route, et disparut.

Enfin, le jour des noces arriva. Grande fête au château et grands festins. L'heure venue, les filles d'honneur conduisirent la jeune mariée à la chambre nuptiale, la déshabillèrent, la mirent au lit, puis se retirèrent. Le jeune époux arriva alors, beau et brillant ; car, après le coucher du soleil, il perdait sa tête de poulain et devenait en tout semblable aux autres hommes. Il courut au lit, se pencha sur la jeune épouse, comme pour l'embrasser, et lui coupa la tête !...

Le lendemain matin, quand sa mère vint, elle fut saisie d'horreur au spectacle qui s'offrit à ses yeux, et s'écria :

— Dieu, mon fils, qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai fait, ma mère, ce qu'elle voulait me faire à moi-même.

Trois mois après, l'envie de se marier reprit le seigneur à la tête de poulain, et il pria sa mère de lui aller demander la seconde fille du fermier. Celle-ci ignorait, sans doute, la manière dont sa sœur avait péri ; aussi, accepta-t-elle avec empressement la proposition qui lui était faite, toujours à cause des grands biens du jeune seigneur.

Les préparatifs de la noce commencèrent aussitôt, et un jour qu'elle était, comme sa sœur, près du *douet*, regardant les lavandières du château, causant et riant avec elles, quelqu'une lui dit :

— Comment pouvez-vous prendre pour mari un homme à tête de poulain, jolie comme vous êtes ? Et puis, prenez bien garde, personne ne sait bien au juste ce qu'est devenue votre sœur aînée...

— Soyez donc tranquilles, je saurai bien me débarrasser de cet animal-là ; je le tuerai comme un pourceau, la première nuit de ses noces, et tous ses biens me resteront.

En ce moment vint encore à passer le même seigneur inconnu, qui s'arrêta un instant et dit :

— Vous avez là une étrange conversation, jeunes filles !

— Ce sont ces filles, Monseigneur, qui me dissuadent de me marier avec le jeune maître du château, parce qu'il a une tête de poulain ; mais, je l'égorgerai, comme un pourceau, la première nuit de mes noces, et tous ses biens m'appartiendront.

— Vous ferez bien, — répliqua l'inconnu ; — et il disparut.

Les noces furent célébrées avec solennité, comme la première fois ; festins magnifiques, musique, danses, toutes sortes de jeux. Mais, le lendemain matin, la jeune mariée fut encore trouvée dans son lit, la tête coupée !...

Trois mois après, le jeune seigneur à la tête de poulain dit à sa mère de lui aller demander la troisième fille du fermier. Les parents firent des difficultés, cette fois ; le sort de leurs deux aînées les effrayait. Mais, on leur offrit de leur céder leur métairie en toute propriété, et ce fut là un argument irrésistible. D'ailleurs, la jeune fille elle-même était consentante et dit à sa mère : — Je le prendrai volontiers, ma mère ; si mes deux sœurs ont perdu la vie, c'est de leur faute ; c'est leur langue qui en a été la cause.

On fit donc des préparatifs de noces au château, pour la troisième fois. Comme ses deux aînées, la jeune fiancée alla causer avec les lavandières sur l'étang.

— Comment, lui disaient-elles, une jolie fille comme vous, vous allez vous marier avec quelqu'un qui a une tête de poulain, et après ce qui est arrivé à vos deux sœurs aînées !

— Oui, oui, répondit-elle, avec assurance, je me marierai avec lui et je n'ai pas peur qu'il m'arrive comme à mes sœurs ; s'il leur est arrivé malheur, c'est leur langue qui en a été la cause.

En ce moment, vint à passer le même seigneur que les deux autres fois, qui entendit la conversation, et poursuivit sa route, sans rien dire, cette fois.

Les noces eurent lieu avec grande pompe et solennité ; festins magnifiques, musique, danses, jeux et divertissements de toute sorte, comme les deux premières fois. La seule différence fut que, le lendemain, la jeune mariée vivait encore. Pendant neuf mois, elle vécut heureuse avec son mari. Celui-ci n'avait sa tête de poulain que pendant le jour ; le soleil couché, il devenait un beau jeune homme, jusqu'au lendemain matin.

Au bout de neuf mois, la jeune femme donna le jour à un fils, un bel enfant, bien conformé, et sans tête de poulain. Au moment de partir pour faire baptiser l'enfant, le père dit à la jeune mère :

— J'avais été condamné à porter une tête de poulain, jusqu'à ce qu'un enfant me fût né ; maintenant je vais être délivré, et, une fois mon fils baptisé, je serai en tout semblable aux autres hommes. Mais, ne dites rien de ceci à qui que ce soit, jusqu'à ce que les cloches du baptême aient cessé de sonner ; si vous en dites la moindre chose, même à votre mère, je disparaîtrai à l'instant, et vous ne me reverrez plus jamais !

Ayant fait cette recommandation, il partit avec le parrain et la marraine, pour faire baptiser son fils.

Bientôt la jeune mère entendit les cloches de son lit, et elle était tout heureuse. Dans son impatience d'annoncer la bonne nouvelle à sa mère, qui était près de son lit, elle ne put attendre qu'elles eussent cessé de sonner et parla. Aussitôt elle vit arriver son mari, avec sa tête de poulain, couvert de poussière et fort en colère.

— Ah ! malheureuse, s'écria-t-il, qu'as-tu fait ? A présent, je pars, et tu ne me reverras plus jamais !

Et il partit aussitôt, sans même l'embrasser.

Elle se leva pour le retenir ; ne le pouvant pas, elle courut après lui.

— Ne me suis pas ! lui cria-t-il.

Mais elle ne l'écoutait pas, et courait toujours.

— Ne me suis pas, te dis-je !

Elle était sur ses talons, elle allait l'atteindre ; il se détourna alors et lui donna un coup de poing en pleine figure. Le sang jaillit jusque sur sa chemise, et y fit trois taches.

— Puissent ces taches, s'écria la jeune femme, ne pouvoir jamais être effacées, jusqu'à ce que j'arrive pour les enlever moi-même !

— Et toi, malheureuse, répondit son mari, tu ne me retrouveras que lorsque tu auras usé trois paires de chaussures de fer à me chercher !

Pendant que le sang, qui coulait en abondance du nez de la jeune mère, l'empêchait de poursuivre, l'homme-poulain continuait sa course, et elle l'eut bientôt perdu de vue.

Alors, elle se fit faire trois paires de chaussures de fer, et partit à sa recherche. Elle allait au hasard, ne sachant quelle direction prendre.

Après avoir marché pendant dix ans, sa troisième paire de chaussures était presque usée, quand elle se trouva un jour auprès d'un château, où des servantes étaient à laver du linge, sur un étang. Elle s'arrêta un instant pour les regarder, et entendit une des lavandières qui disait :

— La voici encore, la chemise ensorcelée ! Elle se présente à toutes les buées, et j'ai beau la froter avec du savon, je ne puis enlever les trois taches de sang qui s'y trouvent ; et demain le seigneur en aura besoin pour aller à l'église, car c'est sa plus belle chemise !

La jeune femme écoutait de toutes ses oreilles. Elle s'approcha de la lavandière qui parlait ainsi, et lui dit :

— Confiez-moi un peu cette chemise, je vous prie ; je pense que je réussirai à faire disparaître les taches.

On lui donna la chemise ; elle cracha sur les taches, la trempa dans l'eau, puis la frotta, et les taches disparurent.

— Je vous remercie, lui dit la lavandière ; allez au château, demandez à loger et tantôt, quand j'arriverai, je vous recommanderai à la cuisinière.

Elle se rendit au château, elle mangea à la cuisine avec les domestiques, et on la fit coucher dans un petit cabinet, tout près de la chambre du seigneur. Tous les lits étaient occupés partout. Vers minuit, le seigneur entra dans sa chambre. Le cœur de la jeune femme battait si fort, de se trouver si près de son mari, qu'elle faillit s'évanouir. Une cloison de planches seule les séparait l'un de l'autre. Elle frappa avec son doigt sur la cloison ; son mari répondit de l'autre côté.

Elle se fit connaître, et son mari s'empressa de venir la rejoindre. Jugez s'ils furent heureux de se retrouver, après une si longue séparation, et tant de maux soufferts !

Il était grand temps ! Le lendemain devait se célébrer son mariage avec la fille du maître de ce château. Mais, il fit remettre la cérémonie, je ne sais sous quel prétexte, et comme le festin était préparé, et que les invités étaient tous arrivés, on se mit à table. L'étrangère, belle comme une princesse, quoique peu parée, fut présentée à la société, par la fiancée, comme sa cousine.

Le repas fut fort gai. Vers la fin, le fiancé parla ainsi à son futur beau-père^[1] :

— Beau-père, je voudrais avoir votre avis sur le cas que voici : J'ai un joli coffret, rempli d'objets précieux, et dont j'avais perdu la clef. J'ai fait faire une nouvelle clef, et je viens maintenant de retrouver la première. A laquelle dois-je donner la préférence ?.

— Respect est toujours dû à ce qui est ancien, répondit le vieillard ; il faut reprendre votre première clef.

— Eh bien ! voici ma première femme, que je viens de retrouver, car je suis déjà marié ; et comme je l'aime toujours, je pense qu'il me convient de la reprendre, comme vous l'avez dit vous-même.

Grand fut l'étonnement de tout le monde ; et au milieu du silence général, il prit sa première femme par la main, et sortit avec elle de la salle du festin.

Ils retournèrent dans leur pays et vécurent heureux ensemble, le reste de leurs jours.

Conté par Barbe Tassel, au bourg de Plonaret. — 1869.

1. C'est ordinairement l'héroïne du récit qui propose cette énigme.

la vie. Trégont-à-Baris est donc au bout de ses travaux? Pas encore. La princesse demande à présent qu'on lui apporte de l'eau de mort et de l'eau de vie, afin de rajeunir le vieux roi, avant de l'épouser. Trégont-à-Baris se rend aux fontaines merveilleuses, accompagné des quatre lions qui ont déjà apporté à Paris le château de la princesse. Chacune des deux sources est gardée par deux lions. Mais les lions de notre héros les terrassent, et il peut alors remplir deux fioles des eaux demandées, puis il retourne à Paris. Le vieux roi est mis à mort avec quelques gouttes de l'eau de mort; mais la princesse ne veut pas le ressusciter, en versant sur son corps de l'eau de vie, et elle épouse Trégont-à-Baris. Il y eut à cette occasion de grandes fêtes. Pendant le repas des noces, on fut étonné de voir arriver dans la salle du festin une femme d'une beauté surhumaine et que personne ne connaissait. Elle s'avança vers le nouveau marié et lui parla ainsi : « Je suis la vierge Marie. Dieu m'avait envoyée vers toi, sous la forme d'une jument blanche, pour te tirer de toutes les épreuves qui t'ont été imposées. Adieu, vis en honnête homme, et tu me reverras un jour, dans le ciel! » Ayant dit ces paroles, elle disparut, sans qu'on sût comment, laissant tout le monde étonné.

Chez les peuples slaves, on a recueilli plusieurs versions de ce conte, et M. Alexandre Chodzko, dans son très-intéressant livre : *Contes des paysans et des pâtres slaves*, en a donné une fort curieuse, sous le titre de : *Le Soleil, ou les trois cheveux d'or du vieillard Vsevède*. Les ressemblances avec le conte breton y sont nombreuses et frappantes.

2° *Hommes-animaux*. — Ce sont des hommes enchantés à qui différentes formes d'animaux (chevaux, loups, crapauds, etc.) ont été imposées, par des magiciens ou des fées, jusqu'à l'accomplissement de certaines conditions mises à leur délivrance, comme par exemple, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une jeune fille qui consente à les épouser sous leur forme animale. Voici l'analyse d'un conte de ce genre.

L'HOMME-POULAIN.

Il y avait autrefois au château de Kerouez, en Loguivi-Plougras, un seigneur riche et puissant qui avait un fils unique. Ce fils était venu au monde avec une tête de poulain, ce dont ses parents étaient désolés. Quand il fut parvenu à l'âge de dix-huit ans, il dit à sa mère qu'il voulait se marier, et il la pria d'aller lui demander une des filles de son fermier le plus voisin, qui avait trois jolies filles. La dame va trouver sa fermière, et lui explique le motif de sa visite.

— Marier ma fille à un homme qui a une tête de bête ! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous ? reprit la dame, c'est Dieu qui l'a voulu ainsi, et il est assez malheureux, le pauvre enfant ! Du reste, c'est la douceur et la bonté mêmes, et votre fille ne serait pas malheureuse avec lui.

— Enfin, je vais consulter mes filles, répondit la fermière.

Elle s'adresse d'abord à sa fille aînée.

— Je veux bien l'épouser, dit celle-ci ; il est riche, et avec de l'argent on a tout ce qu'on désire.

La dame revient au château, heureuse d'apporter la bonne nouvelle à son fils. On s'occupe aussitôt des préparatifs de la noce. Un jour, la jeune fiancée était au bord de l'étang, à regarder les servantes du château qui lavaient le linge, causant et riant avec elles. Quelqu'une lui dit :

— Comment pouvez-vous prendre pour mari un homme qui a une tête de poulain, une jolie fille comme vous ?

— Bah ! répondit-elle, il est riche ; et puis, soyez tranquilles, il ne sera pas longtemps mon mari, car la première nuit de mes noces je lui couperai le cou !

En ce moment vint à passer un seigneur inconnu, qui s'arrêta pour les écouter et qui dit :

— Vous avez là une singulière conversation !

Puis il se dirigea vers le château.

Le jour des noces arrive : grande réjouissance au château et grands festins. L'heure venue, les filles d'honneur conduisent la jeune mariée à la chambre nuptiale, la déshabillent, la couchent, puis elles se retirent. Le jeune époux arrive alors, brillant et beau comme un prince, car il n'avait plus sa tête de poulain ; il court au lit nuptial, se penche sur sa jeune épouse comme pour l'embrasser, et lui coupe la tête !.....

Trois mois après, l'envie de se marier reprend l'homme-poulain. Il envoie encore sa mère demander la seconde fille du fermier. Celle-ci, bien que connaissant le sort de sa sœur, accepte à son tour d'épouser l'homme-poulain, à cause de ses grands biens. Il lui arriva absolument comme à sa sœur ; même rencontre au bord de l'étang, pendant qu'elle causait avec les lavandières ; même mort tragique, la première nuit de ses noces.

Trois mois après, le jeune seigneur à la tête de poulain dit encore à sa mère d'aller lui demander la troisième fille du fermier. Le père et la mère font des difficultés, cette fois ; mais on leur offre de leur céder la métairie, et la jeune fille dit :

— Je le prendrai, ma mère. Si mes sœurs ont perdu la vie, c'est leur langue qui en est la cause ; je serai plus sage qu'elles.

On fait, pour la troisième fois, des préparatifs de noces dans le château. La jeune fiancée va, comme ses sœurs, causer avec les lavandières sur l'étang.

— Comment, lui disaient celles-ci, vous consentiriez à vous marier avec quelqu'un qui a une tête de poulain ? avec un animal ? et cela après ce qui est arrivé à vos deux sœurs !

— Oui, oui, répondit-elle ; je n'ai pas peur qu'il m'arrive comme à mes sœurs, moi ; s'il leur est arrivé malheur, c'est leur langue qui en est la cause.

En ce moment vint à passer le même seigneur que les deux autres fois, qui entendit la conversation, et disparut sans rien dire.

Les noces ont lieu, réjouissances, jeux de toute sorte, festins, comme précédemment ; la seule différence fut que le lendemain la jeune mariée vivait encore. Pendant neuf mois, elle vécut heureuse avec son mari. Celui-ci n'avait sa tête de poulain que pendant le jour. Le soleil couché, il devenait un beau jeune homme jusqu'au lendemain matin.

Au bout de neuf mois, la jeune femme eut un fils, bien constitué et sans tête de poulain. Au moment de partir pour faire baptiser l'enfant, le père dit à la mère :

— J'avais été condamné à porter une tête de poulain, jusqu'à ce que j'eusse eu un enfant ; à présent, je vais être délivré, car une fois l'enfant baptisé, je redeviendrai semblable aux autres hommes. Mais ne dites rien de tout ceci à qui que ce soit, jusqu'à ce que les cloches du baptême aient cessé de sonner ; si vous en parlez, même à votre mère, je disparaîtrai aussitôt, et vous ne me reverrez plus.

Il part là-dessus, pour faire baptiser son enfant. La mère entend les cloches de son lit, et son cœur en tressaille de joie. Mais hélas ! dans l'impatience d'annoncer la bonne nouvelle à sa mère, restée auprès de son lit, elle ne peut attendre jusqu'à ce qu'elles aient cessé de se faire entendre. Son mari arrive aussitôt, couvert de boue, et fort en colère :

— Ah ! malheureuse femme, qu'as-tu fait ? s'écrie-t-il, en entrant. A présent, il me faut te quitter, et tu ne me reverras plus jamais !

Et il part aussitôt. Sa femme se lève et court après lui.

— Ne me suis pas, lui crie-t-il.

Mais elle ne l'écoute pas, et court toujours après lui. Elle allait l'atteindre, elle était sur ses talons. Il se détourne alors et lui donne un coup de poing en pleine figure. Le sang jaillit jusque sur sa chemise et y fait trois taches.

— Puissent ces taches ne jamais s'effacer jusqu'à ce que j'arrive moi-même pour les enlever ! cria-t-elle alors.

— Et toi, répondit l'autre, tu ne me retrouveras que lorsque tu auras usé trois paires de chaussures d'acier à me chercher¹.

¹ Dans une autre version, le mari, poursuivi par sa femme, lui jette successivement trois pommes d'or, afin de ralentir sa course. On dirait un écho de la fable grecque d'Atalante et d'Hippomène, sauf le coup de poing.

Pendant que le sang qui coulait en abondance du nez de la jeune femme l'empêchait de poursuivre son mari, celui-ci continua de courir, et elle l'eut bientôt perdu de vue. Alors elle se fit faire des chaussures d'acier et se remit aussitôt à sa recherche. Elle allait, elle allait, au hasard, ne sachant quelle direction elle devait prendre. Après avoir marché constamment pendant dix ans, sa troisième paire de chaussures d'acier était presque usée, quand elle arriva, un jour, auprès d'un château où des servantes étaient à laver du linge, sur un étang. Elle s'y arrêta un peu, pour se reposer, et entendit une des lavandières dire :

— La voici encore, la chemise ensorcelée ! Elle se présente à toutes les buées, et j'ai beau la frotter avec du savon et la battre avec mon battoir, je ne puis enlever les trois taches de sang qui s'y trouvent ; et demain pourtant le seigneur en aura besoin pour aller se marier, à l'église, car c'est sa plus belle chemise !

La jeune femme écoutait de toutes ses oreilles. Elle s'approcha de la lavandière qui parlait ainsi, et lui dit :

— Confiez-moi un peu cette chemise, je vous prie ; peut-être réussirai-je à faire disparaître les trois taches de sang.

On lui donna la chemise ; elle cracha sur les trois taches, la trempa dans l'eau, puis la frotta, et voilà les taches enlevées.

— Je vous remercie, lui dit la lavandière ; allez au château, demandez à loger, et tantôt, quand j'arriverai, je vous ferai bien souper.

Elle se dirigea donc vers le château ; mais avant d'y entrer, elle changea de vêtements, dans le bois, derrière un buisson (elle avait emporté un paquet de vêtements de la maison), et s'habilla proprement. Elle était fort belle encore. On la mit à coucher dans un cabinet où elle n'était séparée de son mari que par une cloison de planches. Elle frappa avec son doigt sur la cloison, et se fit connaître. Son mari s'empressa de venir la rejoindre. Jugez s'ils furent heureux de se retrouver ! Il était temps, car le lendemain même il devait se marier avec la fille du maître de ce château. Le lendemain matin, au moment de partir pour l'église, il fit remettre la cérémonie, sous je ne sais quel prétexte. Mais comme le banquet était tout prêt et que les invités étaient tous arrivés, on se mit à table, et la jeune étrangère fut aussi invitée et présentée à la société par le fiancé. Vers la fin du repas, celui-ci parla de la sorte à son futur beau-père :

— Beau-père, j'ai un conseil à vous demander : je possède un joli coffre dont j'avais perdu la clef ; j'ai fait faire une autre clef, et je viens de retrouver la première. De laquelle des deux dois-je me servir, à présent ?

— Respect est dû toujours à ce qui est ancien, répondit le vieillard.

— C'est aussi mon avis, reprit l'autre ; eh bien ! voici ma première femme que je viens de retrouver (et il montrait l'étrangère), et comme

je l'aime toujours, je crois qu'il me convient de la reprendre, comme vous venez de le dire vous-même.

Alors il prit sa femme par la main et s'en retourna avec elle dans son pays, au grand étonnement de tout le monde.

3° *Corps sans âme.* — Ce sont des géants magiciens dont l'âme, ou la vie, ne réside pas dans leur corps. Elle est ordinairement dans un œuf, lequel œuf est dans une colombe, laquelle colombe est dans un lièvre, le lièvre dans un loup, le loup dans un lion, et le lion dans un coffre de fer au fond de la mer. Il faut tuer successivement ces différents animaux renfermés les uns dans les autres, se procurer l'œuf et le briser sur le front du géant, qui expire aussitôt. Dans un autre conte, la vie du Corps-sans-âme réside dans la maîtresse racine d'un arbre de buis qui se trouve dans le jardin de son château¹; ailleurs, elle est dans un livre magique qu'il faut jeter dans le feu. Quand le livre est consumé, on voit un loup sortir du feu; on éventre le loup, et il en sort un lièvre, et du lièvre il sort une colombe dans laquelle on trouve l'œuf où réside la vie du magicien.

Voir le *Corps sans âme*, dans mon premier rapport.

4° *Apprentis et valets de magiciens.* — Dans les contes de ce genre, le héros entre en condition chez un magicien. Celui-ci s'absente, après avoir indiqué à son nouveau valet son travail de chaque jour, et en lui laissant les clefs de toutes les chambres du château, avec la liberté de les visiter, hors une seule, dont l'entrée lui est interdite. Mais le valet, ou l'apprenti, poussé par la curiosité, pénètre dans la chambre défendue, et y trouve les livres du magicien. Il les étudie et y découvre tous ses secrets. Puis, à la veille de l'arrivée du maître, il s'enfuit, emmenant une princesse retenue enchantée dans le château, sous la forme de quelque animal, une jument le plus souvent.

Les contes de ce genre sont assez nombreux et le fond de la fable varie peu. Quelquefois, au lieu du magicien, c'est le Diable que l'on trouve, probablement par suite de la substitution de la légende chrétienne à la légende païenne, comme je l'ai déjà signalé à propos du conte de Trégont-à-Baris. Pour ne pas allonger démesurément ce rapport, je renvoie le lecteur au conte de

¹ Dans le poëme persan, le *Schah-Nameh*, de Firdousi, Rustem se bat contre un héros, Isfendiâr, dont la vie est également attachée à une branche d'orme.